

# L'affût à la buse

*Démence... ou école de la persévérance...*



Tout (a)uteur d'oiseau également photographe, rêve un jour de fixer sur pellicule la superbe Buse variable et ce, autrement que sous forme d'une vague silhouette passant à cent mètres dans le ciel... Mais comment diable faire pour se donner l'occasion de réaliser de tels clichés ? Car, vous l'aurez probablement appris par la pratique, il est tout à fait vain de tenter une approche fructueuse d'ordre photographique de ce rapace, à pied ou même en voiture... Il va donc bel et bien falloir se trouver à quelques mètres à peine, pendant un long moment, dans de bonnes conditions de lumière et dans un cadre vaguement esthétique, d'un des ces oiseaux libres à la vue perçante et à la méfiance diabolique.

## Règles de base

Règle de base pour cerner les possibilités de photographier un animal sauvage en général : étudier et observer un minimum, afin de cerner les mœurs, atouts et points faibles du sujet.

Reprenons le cas de notre buse. Nous savons, à force d'expérience, qu'avec des moyens modestes, on ne pourra la photographier de près qu'en étant au sol; il faut

donc qu'elle descende se poser à proximité du photographe.

Pour savoir ce qui peut attirer l'animal, connaître son régime alimentaire n'est pas inutile; pour ce qui est de la buse, pas de problème, puisque nous savons tous que si la star se nourrit de plus de 90 % de rongeurs, elle ne dédaigne pas une charogne ou l'autre à l'occasion (jusqu'à 10 % de son régime alimentaire).

Il « suffira » donc de constituer un charnier, endroit soigneusement choisi, où l'on déposera quotidiennement ou presque, des dépouilles d'animaux relativement fraîches (accidentées de la route par exemple) ou des abats divers.

L'endroit sera minutieusement sélectionné, sur base de toute une série de critères que le photographe a petit à petit intégrés dans sa manière d'agir, à force d'expériences positives et surtout, de déboires divers... Ces critères sont notamment la fréquentation préalable du site par le sujet, la proximité éventuelle d'un perchoir, la présence et la qualité de la lumière nécessaire au moment où l'on devra effectuer les prises de vue, la possibilité d'installer un affût discret et à distance adéquate, l'absence de la moindre brindille entre le futur sujet et l'objectif, la possibilité d'observer les animaux de loin, de manière à vérifier l'efficacité du système et d'étudier leurs allées et venues... etc...

Par ailleurs, connaissant un peu les mœurs et donc la méfiance légendaire de l'animal, on installera la cache avant ou dès les premiers approvisionnements en nourriture, afin que les oiseaux s'habituent à sa silhouette. Dans le même ordre d'idées, on veillera à opacifier l'affût de manière optimale, afin de ne pas constituer d'ombre chinoise lorsque l'on se trouvera à l'intérieur et que le soleil se montrera et tentera de traverser la toile.

## Au fil des observations

Au fil des observations et sans doute après bien des expériences frustrantes, on s'apercevra qu'en fait, en règle générale (et donc hors rares cas de spécialisations locales), la buse ne s'attaque aux charognes que quand elle n'a guère d'autre choix alimentaire,

autrement dit au sein d'une longue période de neige, de gel intense, ou de pluie. Et comme la photo nécessite de la lumière, on opéra vraisemblablement pour le gel... lequel peut effectivement s'avérer intense...

Lorsque donc, en fonction des observations effectuées, de la météo annoncée et de la possibilité de prendre congé à la période ad hoc, on décide de se lancer dans la phase finale, on veillera à arriver parfaitement incognito dans la cache (+ une heure avant le lever du soleil), après s'être apprêté psychologiquement et physiquement à passer de longues heures sans bouger dans notre mètre-cube-frigo (un clin d'œil en passant, si vous voulez éviter la torture de la vessie en plus de celle du froid et de l'immobilité prolongée, évitez de boire un litre d'eau avant de vous installer pour une journée sans bouger...).

## Expérience vécue

C'est ainsi qu'en 1996, par une belle nuit d'hiver condrusienne, déguisé en esquimau, je me suis glissé plein d'espoir dans mon affût, par huit degrés sous zéro. Fort de mes mémorables « choux blancs » des trois années précédentes et des enseignements que j'en avais tirés, je pensais avoir tout prévu et pouvoir enfin « cartonner », pouvoir donc sortir de ma boîte à conserve deux heures après le lever du soleil, les poches pleines de bobines de films délicieusement imprimées... C'était décidément sans compter sur l'ignominie et le sadisme de la buse envers les photographes... Car après être passée maintes fois au dessus de ma chambre frigorifique en criant dès le lever du soleil, la bestiole (qui entre temps était passée aussi par tous les noms d'oiseaux...) ne s'est décidée à atterrir près de moi qu'après près de 8 heures d'attente... Tout arrive à qui sait attendre », me dis-je aussitôt... Et bien non, ce ne sera pas encore pour cette fois-ci, car à peine était-elle arrivée près du faisceau savamment déposé entre la touffe d'herbes et le buisson d'aubépine, à 723 centimètres de mon objectif et sur fond d'image tendrement verdâtre, que la buse

traînait vigoureusement son futur repas au sein du buisson tout proche, à l'abri des regards de concurrents éventuels... Ecœuré par tant d'acharnement du sort, j'ai dû me résoudre à attendre que la buse soit repartie le ventre plein pour m'en aller discrètement à mon tour, avec pour tout butin des images plein la tête, quelques-unes, imparfaites, sur pellicule, et une bonne bronchite...

L'année suivante (1997), toujours plus fort d'une expérience à l'autre et un tantinet provocateur, j'ai utilisé un sanglier trouvé mort comme appât, doutant fort que la buse puisse cette fois le traîner dans le buisson d'à côté... Avantage ultime par rapport à la photo de buse sur un faisán, le lecteur ne sera théoriquement pas trop tenté de dire que c'est la buse qui a tué le sanglier...

■ *Philippe Moës*  
*Photos de l'auteur*

